

La parole des soldats

Document A : La bataille des frontières : le récit d'un officier (août 1914)

Partie d'Hirson le 6 août, la 11e compagnie à laquelle appartient la section du lieutenant de Gaulle rejoint la Belgique et reçoit l'ordre de se porter à Dinant, où elle connaît son baptême du feu, le 15 août 1914. Le lieutenant de Gaulle est alors blessé à la jambe.

"(...) Le premier choc est une immense surprise (...). Soudain d'un seul élan, du Haut-Rhin jusqu'à la Sambre, un million de Français entrent dans la bataille (...). La rencontre avec l'ennemi revêt une forme brutale (...). Les avant-gardes françaises heurtent à l'improviste une ligne de feux installés. C'est dire qu'elles sont aussitôt décimées et clouées sur place (...). L'infanterie a quitté la route. Déployée à travers champs, elle progresse vers le drame inconnu (...). En silence, la gorge serrée, regardant leurs chefs qui se forcent à sourire, les hommes vont, anxieux, mais résolus. Soudain, au passage d'une crête, au débouché d'un bois, arrivent les premiers obus (...). On voit, non sans stupeur, s'effondrer les premiers cadavres. C'est alors qu'entrent en jeu les projectiles d'artillerie lourde (...). Ils donnent l'impression d'un cataclysme (...), les balles sifflent à présent (...) effrayantes du fait qu'elles blessent et tuent en silence. Les ordres et les habitudes jettent la troupe toujours plus avant. Et de courir, le cœur battant, à travers les champs moissonnés de cette fin de mois d'août, la main serrant le fusil dont on diffère de se servir, la hanche froissée par l'outil dédaigné (...). Ceux qui survivent se couchent atterrés, pêle-mêle avec les blessés hurlants et les humbles cadavres. Calme affecté d'officiers qui se font tuer debout, baïonnettes plantées aux fusils par quelques sections obstinées, clairons qui sonnent la charge, bonds suprêmes d'isolés héroïques, rien n'y fait. En un clin d'œil, il apparaît que toute la vertu du monde ne prévaut point contre le feu (...)."

Charles de Gaulle, La France et son armée, Le livre de poche, Plon, 1938 (reprend notamment des écrits de 1925-27) Cité in Histoire : de la Réforme à nos jours, Fribourg, Samed/Bordas, 1987, p. 144

Document B : L'ordre du jour du général Joffre (6 septembre 1914)

"Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée."
Joffre, général commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est

Document C : Récit de M. Protin, marchand de cycles, ancien combattant de la guerre de 1914-1918

« Gochenée, Belgique, à 8 km de Givet, le 24 août 1914, c'est la retraite dite de Charleroi. Les troupes françaises qui se sont battues sur la position Dinant-Givet battent en retraite en masse compacte. Ce sont surtout des hommes des 43e, 45e et 2e Zouaves qui ont été massacrés surtout à Onhaye, ils étaient commandés par le colonel Pétain. Le général commandant le corps d'armée était Mangin, tout deux bien connus. Ces deux officiers se trouvaient donc sur les marches, lorsque Mangin me dit : « va plus loin » ; à ce moment-là une patrouille surgit, amenant un soldat français. Mangin demande : « Qu'est-ce que c'est ? ». Le soldat répondit : « C'est un soldat qui se cachait derrière une haie à la sortie du village, sans arme ». Sans poser de question Mangin dit : « Fusillez-le de suite ». Le soldat voulut parler mais fut emmené derrière la maison et 30 secondes après, une salve. Je suis allé voir le mort, il était couché au pied d'un pommier. Voici donc aussi un crime ; on ne lui a pas demandé son nom, ni posé de questions.

Après cette opération, j'ai revu le sergent et je lui ai demandé ce qu'il en pensait, il m'a répondu que le fait d'avoir abandonné son arme en présence de l'ennemi et de se cacher était assez pour être fusillé. Il est vrai que les hommes étaient lassés ; la moitié de leur régiment gisait dans la plaine entre Onhaye et Morville aux environs de la ferme Lepagnol. Il y eut là un cimetière de 20 000 Français et Allemands dont un quart de

Français. Les Allemands ayant traversé la Meuse à Waulsort ont attaqué en masses compactes dans la nuit du 23 au 24. Le village de Onhaye fut repris 7 fois à la baïonnette et au son du clairon et à la lueur des incendies. Par la suite Mangin et Pétain sont devenus de hauts personnages. Le même jour vers 18 heures sur la route en direction de Treignes, à 7-8 km de Gochenée, un paysan appuyé sur sa fourche dit à un officier français : « Alors on fout le camp, on a peur des boches ». L'officier lance un ordre : « Sergent prenez 6 hommes et fusillez-moi ce type-là ». Le paysan, 50 ans environ, fut fusillé immédiatement. »

Source : ATTAL Robert et ROLLAND Denis, *La justice militaire en 1914 et 1915 : le cas de la 6^e armée*, Bulletin de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne, 1996.

• **Jean Nicot, *Les poilus ont la parole. Lettres du front:1917-1918, Bruxelles, Ed. Complexe, 1999, pp. 241-280:***

1) *«Ils n'ont jamais passé et ils ne passeront jamais ! Telle est notre ferme volonté. Voilà notre moral, à nous, gens de l'Est principalement, qui avons déjà souffert de ces barbares en 1870. Nos poitrines sont une barrière infranchissable qui force l'admiration - je le dis sans forfanterie - de nos braves alliés américains qui en sont tout simplement émerveillés»* (c.p. VI^e armée, correspondance pour l'étranger).

2) *«Voilà le quatrième hiver de guerre, un quatrième hiver à passer à la belle étoile ou dans la terre avec les rats, dans des abris souterrains humides et sans lumière. Aussi ne soyez pas étonnés que je sois fatigué, éreinté d'une telle vie; mais c'est le devoir, il faut souffrir, c'est pour Dieu et pour la France»* (159^{ème} R.I., c.p. VII^e armée).

3) *«C'est terrible de voir les camarades tomber à côté de soi; nous avons tout contre nous, le mauvais temps, dans la boue jusqu'aux genoux; je me demande moi-même comment nous pouvons tenir. Il faut qu'il y ait quelque chose pour tenir dans des circonstances pareilles. Nous, Français, nous gueulons de cette horrible guerre, mais nous ne voulons pas être sous la domination boche !»* (22^{ème} R.I.C., c.p. Xe armée).

4) *«Je suis soldat et je me dois tout à la France. Je lui obéis comme j'ai toujours obéi à ma chère maman; je ne peux pas voir des fautes ni la discuter: j'obéis aveuglément. Ne me plaignez pas: je suis à l'honneur puisque je sers ma chère France. Plaignez plutôt ces sans-patrie qui ne songent qu'à rester à l'arrière ou à s'embusquer de peur d'aller au front. Je suis soldat: trois fois j'ai versé mon sang; je ne le marchande pas et je le donnerai volontiers tout entier si une paix glorieuse doit être signée pour ma grande patrie»* (51^{ème} B.C.A., cité par le c.p. de Belfort, 27 décembre 1917).

5) *«On a beau nous bourrer le crâne en nous criant sur tous les tons d'aimer notre patrie, de faire passer cette affection au-dessus de toutes les autres. Tout ça c'est de la blague; notre véritable famille, n'est-ce pas notre mère, notre femme ou nos enfants d'abord ? Le reste vient ensuite et n'est pas nécessaire au bon maintien des choses. Mais je m'arrête, de peur qu'un censeur trop zélé ne trouve pas ça de son goût. Ces messieurs sont si susceptibles»* (338^{ème} R.I., c.p. III^e armée).

6) *«Si les troupes marchent, c'est par force et non par patriotisme comme le prétendent nos couilles grillées de l'arrière. On est obligé de marcher puisqu'on ne peut pas faire autrement. Nous sommes pire que des forçats, nous sommes des sacrifiés, même notre vie ne nous appartient pas. Et que veux-tu faire, nous sommes pris dans un engrenage dont on ne peut sortir»* (234^{ème} R.I., c.p. II^e armée).

7) *«La haine du Boche, qu'excitent les ravages sans nom causés par "ces lâches" dans la Somme ou dans l'Aisne et le bombardement criminel des ambulances, suffirait à elle seule à tenir en haleine l'ardeur de nos troupes. On sent grandir dans les âmes un sentiment de vengeance qui promet d'être impitoyable»,* écrit le contrôle postal de Belfort (43 Contrôle postal de Belfort, 27 octobre 1917, p. 6), qui cite à l'appui:

«Il ne reste rien, tout est rasé au sol; plus de cent villages ontsauté à la mine; nous n'avons pour abris que les casemates en tôle que nous avons faites. Ils ont rudement de haine pour

détruire tout comme cela. Pour ma part, je ne leur pardonnerai jamais de pareilles choses. Qu'ils se tiennent à carreau, car s'ils savent se venger sur les choses, moi je saurai me venger sur leur peau du mal qu'ils ont fait partout. Je serai à présent sans pitié pour eux. Des "Kamarad", je n'en reconnaîtrai pas un parmi eux.»

8) «On rouspète, on crie; mais quand il faut marcher, on ne se fait pas prier. On pense aux camarades qu'il ne faut pas abandonner, on oublie le danger et on avance» (c.p. IIe armée, correspondance pour l'étranger).

9) «La guerre use terriblement et, ce qui est vraiment remarquable, c'est que malgré toutes les misères qu'on endure, le moral est bon; on est dans l'engrenage, on suit le mouvement et on supporte tout avec un stoïcisme remarquable.» (c.p. IIe armée, correspondance pour l'étranger).

10) «Par moments, nous nous sentons si pleins d'amertume, si dégoûtés que, dans ces moments-là, nous sommes aigris, un peu fous, nous ne savons plus que penser. Malgré tout, même dans ces moments-là, l'espoir, le cher espoir que tout cela prendra fin bientôt ne nous abandonne pas» (1^{er} régiment de marche de zouaves et tirailleurs, c.p. VIIIe armée).

11) «Oui, il a fallu que je te quitte, toi et les enfants; si cruel que ce soit pour moi, je l'ai fait de grand coeur car, en ce moment, c'est notre existence à tous et l'existence de notre pays [que nous défendons]» - je veux dire la petite comme la grande famille qui est la France. Et quiconque aime sa famille ne peut parler autrement» (38^{ème} R I, c.p. IIe armée).

12) «Nous autres, nous tenons, je ne sais pas pour quelle raison. Parce que quelques-uns tiennent, les autres en font autant. C'est un miracle, c'est très curieux, c'est une chose presque inexplicable. On dit: "On monte, c'est la relève"; nous montons, pas plus que ça. Personne ne bronche, tout le monde en a pourtant envie. Seul le coeur, qui est bon et qui commande le bonhomme, lui inspirant un peu de crainte et lui disant: "On t'appelle là-bas, il faut relever ceux qui, depuis quelques jours, protègent de leurs poitrines les leurs et puis les tiens; ils doivent être las, toi tu es reposé, il faut y aller à ton tour". Enfin, je ne discute pas plus longtemps, que je vous dise toutefois, et je ne suis pas le seul à le dire, mais tout le monde en a "marre", du plus grand au plus petit» (135^{ème} R.I., c.p. VIIIe armée).

13) «Quand on pense que voilà le quatrième hiver que nous vivons ainsi séparés au milieu de cette guerre affolante, remplie d'alternatives nombreuses, d'inquiétudes incessantes, de tensions continuelles, sans prévoir de résultat final... Il faut vraiment qu'il y ait en nous des forces secrètes que nous ne connaissions pas et qui se révèlent seulement aux grandes heures de la vie, pour pouvoir supporter une aussi longue et douloureuse épreuve. Mais, n'y pouvant rien, il faut et je veux continuer à faire de mon mieux mon devoir et continuer d'avoir la certitude de vaincre. Cette paix solide et durable que nous demandons, avec encore du courage, nous devons l'avoir, nous l'aurons. Pour cela, entraînons-nous, et que tous nos efforts soient tendus vers un seul but, but sacré, vaincre ! » (68^{ème} R.I.T., c.p. VIe armée).

14) «C'est ta pensée seule qui m'encourage, et non les mots ronflants et vides de sens; d'ailleurs, chez eux, nous ne les connaissons pas, les mots ronflants, nous laissons ça pour les académiciens qui prennent l'Alsace et la Lorraine cinq ou six fois tous les dimanches, au Lion de Belfort ou à la statue de Strasbourg, devant une bande de cons qui croient encore en ces grands phraseurs. Grands menteurs, bourreurs de crâne, ce n'est pas à Paris qu'elle se fait, la guerre, c'est ici, avec des grenades et des engins de tous calibres. Mais là-bas, ils ne le savent pas, c'est trop loin, et comme on ne doit pas faire de mal aux animaux, je leur souhaite de ne jamais la connaître, la vraie guerre» (33^{ème} R.I. Col., c.p. IIe armée).

15) «Voilà l'hiver qui s'approche, triste temps pour le poilu; pour mon compte, c'est le quatrième hiver que je passe aux tranchées; alors vous pouvez croire ce qu'il nous faut souffrir pour cette France. Enfin, s'il faut y passer l'hiver, nous le passerons, en bons Français, comme on a passé les

autres, notre bon ami le pinard nous réchauffera» (47^{ème} B.C.P., c.p. Xe armée).

16) «Je suis soldat et je me dois tout à la France. Je lui obéis comme j'ai toujours obéi à ma chère maman; je ne peux pas voir des fautes ni la discuter: j'obéis aveuglément. Ne me plaignez pas: je suis à l'honneur puisque je sers ma chère France. Plaignez plutôt ces sans-patrie qui ne songent qu'à rester à l'arrière ou à s'embusquer de peur d'aller au front. Je suis soldat: trois fois j'ai versé mon sang; je ne le marchande pas et je le donnerai volontiers tout entier si une paix glorieuse doit être signée pour ma grande patrie» (51^{ème} B.C.A., cité par le c.p. de Belfort, 27 décembre 1917).

17) «La puissance des Boches est encore énorme, fantastique, quoi qu'en disent nos "bourreurs de crâne" officiels. Ces sales Boches ne veulent pas capituler. La sale race que ces gens; ils sont les maîtres partout. On aura de la peine à les dompter» (c.p. I^{ère} armée, correspondance pour l'étranger.).

18) «Il y avait un tout jeune prisonnier arrêté en face de la table où je mangeais. Comme c'était la soupe, il regardait mon pain blanc et mon pinard. Alors je lui ai demandé: "As-tu faim ? - Oui, monsieur", qu'il me répond en très bon français. Alors, en cachette, je lui ai donné une bonne tartine qu'il a cachée de suite sous sa veste. Puis j'ai empli son bidon d'eau. Je crois que s'il avait osé, il m'aurait embrassé. Quoiqu'étant nos ennemis, c'est toujours les enfants de quelqu'un, et cela me crève le coeur de voir des choses si abominables» (1^{ère} D.I., c.p. Xe armée).

19) «Enfin, malgré toutes les fatigues et les privations, je m'en suis sorti sans une égratignure; malheureusement, il n'en a pas été de même pour tous, car nombre de copains n'y sont plus. Pour moi, j'ai toujours eu bon espoir, je n'ai perdu ni mon courage, ni mon sang-froid. J'ai toujours pensé que c'était ça qui m'avait sauvé» (144^{ème} R.I, c.p. I^{ère} armée).

20) «Le soldat de 1916 ne se bat ni pour l'Alsace, ni pour ruiner l'Allemagne, ni pour la patrie. Il se bat par honnêteté, par habitude et par force. Il se bat parce qu'il ne peut pas faire autrement. Il se bat ensuite parce que, après les premiers enthousiasmes, après le découragement du premier hiver, est venue, avec le second la résignation. Ce qu'on espérait n'être qu'un état passager (...) est devenu une situation stable dans son instabilité même. On a changé sa maison contre un gourbi, sa famille contre des camarade de combat. On a taillé sa vie dans la misère, comme autrefois dans le bien-être. On a gradué ses sentiments au niveau des événements journaliers, et retrouvé sons équilibre dans le déséquilibre. On n'imagine même plus que cela puisse changer. On ne se voit plus retournant chez soi. On l'espère toujours, on n'y compte plus»

(Louis Mairet —tué devant Craonne le 17 avril 1917—, *Carnet d'un combattant*, par Jean Norton Cru, *Témoins: essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les étincelles, 1929, p. 192).